

« FLORENCE TISSOT ET SYLVIE TISSOT, *Je ne suis pas féministe mais...*, [DVD], LMSI, 2015 »

Delphine Chedaleux

*Je ne suis pas féministe mais...*¹ est un portrait documentaire de Christine Delphy, présentée en préambule comme l'« une des principales théoriciennes féministes » dans les années 1980. Judicieusement, le film s'ouvre non pas sur Delphy mais sur Sylvie Tissot, l'une des coréalisatrices, répondant à une question posée hors-champ par son interlocutrice. Ce premier retournement entre la portraitiste et son sujet annonce d'emblée le parti pris du dialogue entre les deux féministes et amies. Au fil des champ-contrechamps – entrecoupés d'images d'archives – plaçant les protagonistes dans divers endroits de la maison de Delphy, le film tisse une trame a-chronologique où s'entrecroisent certains des thèmes chers au féminisme matérialiste que défend la théoricienne, l'histoire du mouvement féministe des années 1970, mais aussi le parcours biographique de Delphy qui, en refusant d'incorporer la norme hétérosexiste, a dû faire face à de nombreuses violences symboliques et matérielles, aussi bien dans la sphère familiale, affective que professionnelle.

Le récit de Delphy commence par ses souvenirs des mouvements pour les droits civiques, qu'elle découvre au cours d'un séjour d'étude aux États-Unis. De retour en France, désormais politisée – même si, à cette époque, elle commence encore toutes ses phrases par « Je ne suis pas féministe mais... » –, elle veut travailler sur les femmes, mais Pierre Bourdieu, qui dirige sa thèse, l'en dissuade. Elle se tourne finalement vers la sociologie des mondes ruraux mais ses observations la ramènent à la question des rapports entre hommes et femmes : c'est au cours de ses enquêtes à la campagne qu'elle esquisse les premiers traits de sa théorie du patriarcat, dont les principaux textes sont rassemblés dans *L'Ennemi principal* (Delphy 1998, 2001). En utilisant les outils du marxisme, Delphy définit ce qu'elle nomme le « mode de production domestique », c'est-à-dire l'ensemble du travail gratuit fourni par les femmes au profit des hommes dans la sphère domestique. Cette exploitation spécifique, non soluble dans le capitalisme, crée deux classes de sexe hiérarchisées entre elles par un rapport de domination.

Après ce (trop) bref éclaircissement théorique, Delphy revient sur la création du Mouvement de Libération des Femmes et sa participation aux groupes féministes dans les années 1970, puis remonte le temps pour évoquer son enfance et ses parents. De ses observations du couple parental naissent les premières interrogations sur les statuts inégaux des hommes et des femmes : pourquoi les femmes cirent-elles les chaussures de leurs maris, et jamais l'inverse ? Sa mère a beau être suffisamment anticonformiste pour inciter ses filles à faire des études sans leur parler de mariage, elle n'en punit pas moins la jeune Christine lorsqu'elle découvre l'homosexualité de cette dernière. La répression est une expérience commune à tou-tes les individu-es non conformes à la

¹ Le film a été projeté dans de nombreuses villes des continents européen, américain et asiatique. Voir le site internet dédié au film : <https://jenesuispasfeministemais.wordpress.com>.

norme hétérosexuelle et Delphy en fait les frais, que ce soit dans sa famille ou au cours de sa carrière au CNRS, au sein duquel l'homophobie de certains de ses éminents collègues joue en sa défaveur. Classer est un privilège de dominants : les hommes, les hétérosexuels et les Blancs aiment à penser qu'ils sont l'universel, par opposition aux catégories spécifiques qu'ils créent pour ranger les *autres* dans des expériences particulières et des identités figées (cf. Delphy 2008). L'articulation des dominations de sexe et de race est d'ailleurs au cœur de l'engagement de Delphy aux côtés de celles et ceux qui, dans les années 2000, militent contre l'interdiction du foulard à l'école. Le pire, dit-elle, c'est que ces filles soient exclues au nom du féminisme, dans une logique néocolonialiste qui stigmatise les ancien·nes colonisé·es et leurs descendant·es comme étant archaïques, en particulier sur la question de l'égalité entre les sexes.

C'est là la seule réelle évocation des féministes contemporaines : interrogée à leur sujet, Delphy, qui de son propre aveu voit volontiers le verre à moitié vide, regrette qu'elles soient « dispersées ». Du reste elle déplore, tout en disant les comprendre, que les actrices du mouvement des années 1970 aient renoncé à leurs positions utopiques. Pour expliquer cet abandon, Delphy avance une hypothèse selon laquelle elles auraient manqué « d'humilité » : prises dans de trop grandes contradictions entre la théorie et la pratique, elles auraient préféré adapter la première à la seconde plutôt que d'accepter le long et difficile combat proposé par le féminisme radical.

Cet épilogue quelque peu curieux, au cours duquel Delphy entretient une vision idéalisée des mouvements des années 1970², conclut un film qui peut sembler un peu court (52 minutes) pour qui connaît les textes de Delphy et ceux de ses consœurs universitaires, de la même génération ou non. Étant donné l'actualité suscitée par ladite « théorie du genre » et par le « mariage pour tous », et au vu de la richesse et de la complexité des débats qui animent le féminisme actuel, le film aurait pu accorder plus de place à l'interaction entre les deux sociologues, comme nous le suggère d'ailleurs le début. En même temps, ce format permet une diffusion large auprès d'un public qui n'est pas nécessairement au fait des théories et débats féministes. C'est là l'un des grands mérites de ce documentaire : introduire de façon simple (sans être simpliste) à la pensée d'une théoricienne majeure du féminisme matérialiste, avec le ton toujours vif et percutant qui la caractérise.

Mais le film n'est que la partie émergée de la conversation filmée entre Sylvie Tissot et Christine Delphy, à laquelle l'Abécédaire, fourni en supplément du DVD, offre un accès bien plus complet. Au travers de notions égrenées au fil de l'alphabet, l'Abécédaire laisse se déployer le dialogue entre les deux protagonistes, et donne à voir de façon plus précise non seulement la puissance des concepts forgés par Delphy, mais aussi les dimensions à mon sens plus problématiques de ses positionnements théoriques et politiques. C'est sur ces points – dont certains font l'objet de désaccords entre Delphy et Sylvie Tissot – que j'insisterai ici, afin de mettre plus spécifiquement en exergue les enjeux théoriques et politiques actuels soulevés par le féminisme matérialiste défendu par Delphy.

Une première contradiction concerne sa « culture » de l'opposition (au sens où elle la cultive) entre le matérialisme, entendu comme la focalisation unique sur la dimension économique de la domination des hommes sur les femmes, et les approches queer, accusées de se centrer uniquement sur la sexualité, de la déconnecter des autres sphères du monde social, et d'entretenir une conception naturalisante – car identitaire – du genre. Cette vision réductrice des théories queer³ dont Delphy est une farouche adversaire, s'ancre dans

² Pour une histoire de ces mouvements, voir notamment Pavard 2012.

³ Voir notamment Fassin 2006 [1^{ère} édition 1990], Noyé 2016.

une plus longue histoire opposant « le féminisme matérialiste » au « poststructuralisme », le premier reprochant au second de déréaliser le social en s'en tenant au discours et à l'idéal. La virulence avec laquelle Delphy entretient ce conflit se fait singulièrement ressentir à la lettre W comme Monique Wittig. Invitée à s'exprimer à la fois sur celle-ci et sur le lesbianisme en général, elle esquivait la première partie de la question, ne dit pas un mot sur Wittig et ne mentionne aucun de ses écrits. Dont acte. Or, au fil de la conversation, Delphy se livre elle-même volontiers à l'analyse des dimensions symboliques du genre (parce qu'il est impossible d'y échapper !), par exemple (ce n'est pas le seul) lorsqu'elle assène avec son humour caractéristique que « les lesbiennes ne sont pas nées avec des cravates » pour évoquer le pouvoir signifiant du vêtement et la manière dont certaines lesbiennes l'utilisent pour exister et se reconnaître dans un contexte patriarcal où la norme hétérosexuelle interdit et réprime les expressions de l'homosexualité. Cette réflexion ne débouche toutefois pas sur une analyse politique ou théorique en termes de performance, de réappropriation ou de subversion des normes de genre, cette pratique transgressive étant exclusivement envisagée comme une contrainte découlant de la domination hétérosexuelle. D'une façon plus générale, elle refuse d'envisager les dimensions subjectives du genre : selon elle, il est par exemple impossible de discuter d'un point de vue féministe des subjectivités homosexuelles et hétérosexuelles, tant que celles-ci seront hiérarchisées entre elles. Et lorsqu'elle évoque l'importance des affects, c'est pour dénoncer les contraintes intérieures qu'ils dessinent en chacun-e de nous : « On n'est pas maître de soi-même ». Cette posture surplombante et limitative réduit toute forme d'*agency* ou de résistance à une illusion d'optique et occulte à dessein tous les travaux qui, en articulant matérialisme et analyse des subjectivités des dominées, ébranlent la vision essentialisante « d'occupantes immobiles de positions figées dans des classifications spécifiques » (Skeggs 2015 [1997], 332). Il s'agit là encore d'affirmer que seul « le féminisme matérialiste » est à même d'établir une analyse systémique du genre.

Son obstination se donne à voir de façon plus piquante lorsqu'elle est amenée à évoquer « les transexuel·les », dont la démarche n'a, selon elle, rien à voir avec le genre ni avec le féminisme, dans la mesure où le désir de changer de sexe serait contradictoire avec l'abolition du système de genre souhaitée par les féministes. Son refus d'admettre la dimension politique de la question trans, comme son mépris des revendications et de la parole des concerné·es, procède d'une stratégie d'exclusion de ces dernier·es, dans une parfaite contradiction avec la conception inclusive du féminisme qu'elle a défendue au moment de la loi d'interdiction des signes religieux à l'école, au demeurant à contre-courant de beaucoup de ses camarades. Si, pour Delphy, le féminisme « n'a pas un chemin tracé d'avance », force est de constater que certaines balises sont solidement posées. Ces points de discussion n'enlèvent toutefois rien à l'importance et à la puissance théorique de Delphy, dont de nombreuses féministes queer se réclament par ailleurs, ni à l'intérêt du documentaire de Florence Tissot et Sylvie Tissot comme outil pour la diffusion et l'appropriation des idées féministes.

Bibliographie :

DELPHY Christine, *L'Ennemi principal* (Tome I) : *Économie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse, 1998.

DELPHY Christine, *L'Ennemi principal* (Tome II) : *Penser le genre*, Paris, Syllepse, 2001.

DELPHY Christine, *Classer, dominer : qui sont les autres ?*, Paris, La Fabrique, 2008.

FASSIN Éric, « Préface à l'édition française. Trouble-genre », in BUTLER Judith, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2006 (1^{ère} édition 1990), p. 5-19.

NOYÉ Sophie, « Pour un féminisme matérialiste et queer », *Contretemps*, 2014. [En ligne] URL : <http://www.contretemps.eu/pour-un-feminisme-materialiste-et-queer> (page mise en ligne le 17 avril 2014, consultée le 3 janvier 2017).

PAVARD Bibia, *Si je veux quand je veux. Contraception et avortement dans la société française (1956-1979)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012.

SKEGGS, Beverley, *Des femmes respectables. Classe et genre en milieu populaire*, Marseille, Agone, 2015 (1^{ère} édition 1997) (traduction française de Marie-Pierre Pouly).

À propos de l'auteure

Delphine Chedaleux est chercheuse FNS senior au sein de la section d'histoire et esthétique du cinéma de l'Université de Lausanne. Elle travaille principalement sur la culture cinématographique populaire dans la France des années 1940 et 1950, ainsi que sur les publics et la réception (1945-auj.), dans une perspective articulant le genre, la classe et l'âge. Elle a notamment publié *Jeunes premiers et jeunes premières sur les écrans de l'Occupation (France, 1940-1944)* aux Presses Universitaires de Bordeaux en 2016.

Pour citer cet article

CHEDALEUX Delphine, « Florence Tissot et Sylvie Tissot, *Je ne suis pas féministe mais...*, [DVD], LMSI, 2015 », *Comment S'en Sortir ?*, n° 4, printemps 2017, p. 138-141.